

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 124 (1979)
Heft: 10

Artikel: Lecourbe vu par Jomini : une analyse de la guerre en montagne : la campagne d'Engadine, Helvétie, mars 1799
Autor: Bonard, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lecourbe vu par Jomini

Une analyse de la guerre en montagne : La campagne d'Engadine, Helvétie, mars 1799

par **Claude Bonard**

Contribution au bicentenaire de la naissance du général Jomini, écrivain militaire

« Lecourbe avait le tact des champs de bataille, il eût été maréchal de France, si les événements politiques ne l'avaient éloigné de l'Empereur qui trop souvent le regretta. »

NAPOLÉON I^{er}

« J'aimerais mieux qu'il me manque 10 000 hommes que Lecourbe ! »

MOREAU

Dans les propos qui suivent, nous allons voir Jomini, Lecourbe et Masséna découvrir empiriquement, sans le nommer expressément, que la réquisition, loin d'être une chose qui peut s'improviser, est au contraire *un art difficile*.

Il n'est pas interdit de penser qu'une réquisition intelligente eût permis, par exemple, de faire vivre une armée de 100 000 hommes en Espagne, où l'armée impériale s'enlisa.

Là où des troupes vécurent sur l'habitant dans l'anarchie totale, les conséquences furent catastrophiques.

Dans ses écrits, Jomini évoque sans le citer nommément le principe de *l'exploitation raisonnée des ressources*, qui ménage les populations et permet ainsi de préserver la substance d'un peuple.

Il nous a paru intéressant, dans cette perspective, de tenter une approche de la campagne d'Engadine de mars 1799 menée par Lecourbe contre les Impériaux, en suivant l'analyse faite par Jomini.

Nous le laisserons parler afin de situer les lieux qui virent se dérouler les faits d'armes de la division Lecourbe, placée à l'aile droite du dispositif de Masséna. Cette unité avait pour mission de franchir

le Rhin vers ses sources et de se porter dans la vallée de l'Inn, secondée par le général Dessolles en Valteline et sur l'Adige :

«Le théâtre de la guerre dans les Alpes est si différent de tous les autres, qu'il est impossible de saisir les combinaisons des opérations militaires, sans bien se pénétrer de tous les obstacles qu'elles présentent...

»...A l'aspect de ces immenses masses granitiques, dont les cimes égarées dans les nues sont couvertes de neiges éternelles, et les flancs sillonnés de précipices horribles ou d'amas de glace effrayans, le voyageur s'arrête étonné: le plus hardi ose à peine concevoir que les hommes franchissent, avec de grandes armées, des barrières que la nature semble avoir créées pour imposer des bornes à leur cupidité et à leur ambition.»

Puis, plus loin :

«Si la nature du pays procure d'immenses avantages à la défense locale d'un point donné, si elle offre des obstacles au développement de grands mouvemens stratégiques offensifs, il faut avouer cependant que sous ce dernier rapport la défense en est encore plus difficile que l'attaque. Quel moyen prendre, en effet, pour surveiller ces cinquante vallées aboutissant perpendiculairement à la chaîne, ou pour garder et défendre tous ces cols?...»

«...S'imposera-t-on l'obligation de garder tous ces points? alors cinquante bataillons seraient éparpillés en toile d'araignée...

»...Dans chaque vallée prise séparément, le même embarras se présente pour la défense sous le rapport stratégique, car n'ayant qu'un seul et mauvais chemin pour unique retraite, dès que l'ennemi parvient à s'en saisir, tout est perdu, et il ne reste de ressources qu'à mettre bas les armes ou à se battre en désespérés afin de forcer le passage.»

Les hommes de Lecourbe doivent affronter des conditions de vie très difficiles et de nombreux problèmes se posent sur le plan de la logistique. Là encore, écoutons l'expert Jomini :

«...Nous ne pouvons nous empêcher de signaler du moins la difficulté des convois de munitions et de vivres dans un pays que les muletiers seuls fréquentent; dont les habitants réduits pour toute nourriture à quelques bestiaux et à des châtaignes, n'offrent que de chétives ressources pour l'entretien d'une armée, et sont bien loin de

la prospérité des peuplades industrielles qui abondent dans les grandes vallées de la Suisse...

»...[Quant aux] transports, ...on ne peut les exécuter que par des brigades de mulets, dont la charge est fort restreinte en comparaison des besoins. Aussi des masses rassemblées pourraient-elles à peine s'approvisionner pour le temps nécessaire à franchir la chaîne et à pénétrer dans la plaine. Il ne faudrait guère moins de 5000 mulets pour faire le service régulier d'une armée de 50000 hommes à plusieurs marches de ses dépôts, et il serait impossible d'en conserver un nombre pareil bien longtemps sur la même ligne faute de fourrages. Aux embarras pour les vivres et les munitions, se réunissent les obstacles du terrain pour les marches, et les difficultés plus grandes à vaincre dans les combats.

»L'arrivée d'une colonne dans des chemins où l'on ne passe que deux à deux, où l'on se voit en outre arrêté à chaque pas, est une combinaison sur laquelle aucun général ne peut compter.»

Voilà pour le théâtre d'opération. Le tableau brossé par Jomini est caractéristique pour la perspective dans laquelle les milieux militaires de la fin du dix-huitième siècle considéraient les opérations dans les Alpes.

Quant à celui qui va avoir la mission de se battre dans un tel terrain, qui est-il? d'où vient-il? comment a-t-il pu s'affirmer comme l'un des meilleurs généraux de son temps dans une contrée aussi inhospitalière, en plein cœur de l'hiver?

Nous emprunterons au capitaine L. Hennequin le profil militaire du général:

«Lecourbe, Claude-Jacques, né à Besançon le 22 février 1759.

»Engagé dans Aquitaine-Infanterie le 3 mai 1777, il était caporal au moment où il reçut son congé le 29 juillet 1785. Nommé capitaine à l'élection au 7^e bataillon de volontaires nationaux du Jura en août 1791, élu chef de ce corps le 24 novembre 1791. Mis en état d'arrestation à la fin de 1793, sur la dénonciation de plusieurs officiers qui l'accusaient d'avoir tenu des propos inciviques, il fut absout par le tribunal révolutionnaire de Nantes au commencement de 1794.

»Chef de brigade le 20 mai 1794; général de brigade provisoire

le 12 juin 1794, confirmé dans ce grade le 13 juin 1795. Général de division le 5 février 1799. Commandant en chef de l'armée du Rhin le 25 septembre de la même année. Inspecteur général de l'infanterie le 24 juillet 1801. Son amitié pour Moreau lui attira la disgrâce de Napoléon qui le fit mettre à la retraite au mois de septembre 1804. Rappelé à l'activité au retour des Bourbons en 1814. Napoléon l'emploie pendant les Cent-Jours et lui confie le commandement du corps d'observation du Jura. Nommé à cette époque Pair de France, grand-aigle de la Légion d'honneur. Décédé à Belfort le 22 octobre 1815.»

Mais n'anticipons pas et cherchons à connaître l'homme, ce terrien, ce chef porté par l'habitude du commandement à une certaine brusquerie qui lui fait donner par les soldats le surnom de «bourru bienfaisant».

Un dessin de vendémiaire an 11 (1794) nous représente Lecourbe avec un noble visage au front haut et au regard vif, encadré de longs cheveux rejetés en arrière, à la mode du temps. L'impression qui s'en dégage est la dignité et le calme. A une belle stature, il joignait une contenance imposante. En 1799, il a quarante ans, comme Masséna, son supérieur direct. Le trait dominant de son caractère est la dignité, sinon la fierté.

A propos d'un différend, il écrit à Masséna :

«Comme je ne suis pas accoutumé à faire la guerre avec la plume, vous me rendrez service en me donnant une autre destination.»

A propos de son caractère toujours, cette autre anecdote, très significative et qui, elle, remonte à 1800, au moment de la préparation du plan de campagne.

Le Premier Consul réunissait chez lui plusieurs généraux afin de les consulter sur les mesures à prendre pour effectuer le passage des Alpes.

La campagne d'Helvétie faite par Lecourbe en 1799 rendait son avis précieux. Invité à dresser le plan de l'opération, il l'expose, le développe, énumère les difficultés et indique les moyens de les surmonter. Ce fut ce plan qu'adopta et suivit Bonaparte. Berthier était présent; ce dernier devait commander l'armée de réserve. Entendant Lecourbe exposer son plan, il manifeste son opposition, relevant que l'exécution en est impossible. Lecourbe réplique aussitôt avec vivacité :



Le colonel Antoine-Henri Jomini, Chef de l'état-major général du 6^e corps d'armée (portrait au physionotrace, gravé par Quenedey, frontispice de l'édition originale du *Traité de grandes opérations militaires*, 1807). Jomini avait alors 28 ans.

«Oui, avec des blanc-becs comme vous! mais qu'on me donne des soldats et je m'en charge!»

L'apostrophe était dure; elle provoqua une vive réplique mais Bonaparte intervint. Rancunier, Berthier ne devait jamais pardonner à Lecourbe sa robuste franchise de soldat.

Le général Philebert, pour sa part, trace ce portrait de Lecourbe: «soldat impétueux, qu'aucun obstacle n'effraie, dont l'énergie grandit avec le danger, qui ne cède jamais; c'est un général consommé, sachant tirer parti de tout et triompher de toutes les difficultés, aussi habile dans la défense que dans l'attaque.»

Il convient de souligner ici que Lecourbe, né montagnard, Jurassien et ardent chasseur, pénétrait avec une rare sagacité, appuyée sur son observation du milieu local, le terrain dans lequel il devait se battre.

Un exemple nous est donné lorsqu'il arrive en Helvétie, en novembre 1798.

Il profite des quelques semaines où ses troupes n'ont que des escarmouches, pour étudier *le terrain* et, dans ses ordres à ses subordonnés, il montre quelles connaissances complètes il sait acquérir dans ce domaine.

Autres traits dominants de Lecourbe, la droiture de ses sentiments et la noblesse de son caractère. Nous illustrerons ces propos en citant ci-après une lettre du général Vandamme à Lecourbe, qui montre bien sa façon d'être avec ses camarades:

«J'ai reçu il y a deux jours, mon camarade, les huit louis en écus que vous avez eu la bonté de me prêter, je vous promais que je m'empresserois à vous les rendre avec autant de soin que vous avez mis à me les procurer. Ce témoignage non équivoque du désir d'obliger votre camarade me prouve combien je perd en vous quittant, je pard demain, mon cher général, cette séparation m'est bien chère, quitter des généraux avec qui j'étois ami, quitter des soldats que j'étois forcé d'admirer par leur manière de servir et qui me présageait des succès, enfin voilà le désagréable de notre état. Mais que puige y faire obéir est mon devoir et je le fait.

»La ou je sois, mon cher Lecourbe, disposé de moi et de tout ce qui m'appartient compté moi pour un de vos meilleurs et plus sincères amis.



Le général Claude-Jacques Lecourbe, dessin d'après nature de S. Guérin, datant de vendémiaire an II (1794). Illustration tirée de Hennequin L.: *Zurich, Masséna en Suisse*, Paris, Berger-Levrault, 1911.

»Mille choses je vous prie de ma part a votre chère damme, et a votre aide de camp, mon aide de camp vous prie de le rapeller quelque fois a votre souvenir.»

C'est donc à la fin de l'année 1798 que cet homme au coup d'œil sûr et rapide, observant toute chose avec réflexion mais doué d'une impétuosité et d'une opiniâtreté peu communes dans l'action arrive en Helvétie.

Selon le plan d'opérations de 1799 élaboré par le général Lahorie, sous-chef d'état-major de Moreau, Masséna, avec 30000 hommes, doit passer le Rhin entre Bregenz et Mayenfeld, porter sa gauche et son centre sur Brégenz.

Maîtresse de cette localité ainsi que de Coire, chef-lieu des Liges grisonnes, l'armée d'Helvétie doit s'avancer sur l'Inn, et s'emparer d'Innsbrück, pendant que Lecourbe à l'aile droite, renforcé par le général Dessolles, détaché de l'armée d'Italie, marcherait de Bormio sur Glurenz, pour se saisir de la vallée du Haut-Adige et descendre sur Botzen pour tourner les Autrichines.

A ce propos, Jomini déclare: «Mouvement inconcevable; car il reposait sur l'opinion bizarre que deux ou trois brigades portées aux sources d'un fleuve suffiraient pour déloger une armée de quatre-vingt mille hommes, victorieuse au point décisif.»

L'idée est chère à l'écrivain militaire suisse. Dans son *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, il souligne:

«L'art de la guerre ne présente point de problème plus difficile à résoudre que le choix d'un système convenable à la défense de l'Helvétie.»

On peut également lire dans son *Précis de l'art de la guerre*:

«L'invasion des pays qui n'ont pas seulement une ceinture montagneuse, mais dont l'intérieur est encore une série continuelle de montagnes, est plus longue et plus difficile que celle où l'on peut espérer un dénouement prochain par une bataille décisive livrée dans la plaine; car les champs de bataille pour y déployer de grandes masses ne s'y trouvant presque jamais, la guerre y est une affaire de combats partiels. Là il serait imprudent peut-être de pénétrer sur un seul point par une vallée étroite et profonde, dont l'ennemi pourrait fermer les issues et placer l'armée dans une fausse position; mais on peut pénétrer par

ails, sur 2 ou 3 lignes latérales dont les issues ne seraient pas éloignées à de trop grandes distances, en combinant les marches de manière à déboucher à la jonction des vallées à peu près au même instant, et en ayant soin d'expulser l'ennemi de tous les contreforts qui les sépareraient entre elles.»

Jomini résume parfaitement la situation des Grisons, en mars 1799, lorsque s'affrontent les Impériaux de Bellegarde et les Français de Masséna, confrontation de deux armées peu préparées à la guerre en montagne, tant sur le plan de l'instruction de la troupe que sur celui de l'équipement.

«Lorsqu'un pays coupé de montagnes sur toute sa surface devient l'échiquier principal des opérations de deux armées, les combinaisons de la stratégie ne peuvent être entièrement calquées sur les maximes applicables aux pays ouverts.

»En effet, les manœuvres transversales pour gagner les extrémités du front d'opérations de l'ennemi y deviennent d'une exécution plus difficile, et souvent même impossible: dans un tel pays on ne peut opérer avec une armée considérable que dans un petit nombre de vallées, où l'ennemi aura eu soin de faire placer des avant-gardes suffisantes, afin de suspendre la marche aussi longtemps que cela serait nécessaire pour aviser aux moyens de déjouer l'entreprise; et comme dans les contreforts qui séparent ces vallées, il n'existe ordinairement que des sentiers insuffisants pour des mouvements d'armées, aucune marche transversale ne saurait y avoir lieu que pour des divisions légères.»

A la lecture de ce texte intitulé «*Des opérations stratégiques dans les montagnes*», on est tenté d'avancer l'hypothèse selon laquelle Jomini se serait inspiré, comme d'un modèle, de la campagne menée par la division Lecourbe en Engadine. En tout état de cause, il donne un éclairage particulier aux problèmes auxquels le général fut confronté.

Nous ajouterons à cette esquisse quelques considérations sur la formation de Lecourbe. Il se rattache à l'école de l'armée du Rhin où il avait servi sous Gouvion-Saint-Cyr.

Or ce dernier avait une *manière* bien à lui, comme le prouve ce combat de Rothensol où il s'affirme comme un maître de la «défensive-offensive».

Selon Daniel Reichel, «... Les dimensions de ce théâtre d'opération, à la fois vaste et fortement compartimenté, donnent une importance beaucoup plus considérable aux facteurs de l'espace et du temps. L'acquisition du renseignement y est en outre rendue fort malaisée en raison du manque de cartes et de l'hostilité d'habitants dont on ne connaît pas la langue. Les erreurs de dispositions sont difficiles ou impossibles à réparer. L'exercice du commandement exige un effort de prévision beaucoup plus considérable que ce n'était le cas au cours des campagnes précédentes, il y faut vraiment du métier.»

Nous partageons l'avis de l'auteur lorsqu'il observe: «...dans ces conditions, Lecourbe acquerra la sûreté qui le fera s'affirmer plus tard comme un maître de la guerre en montagne.»

Pour sa part, Edouard Gachot ajoute ce commentaire :

«On ne le suit que difficilement lorsqu'il faut enregistrer les faits saillants d'une campagne ayant duré six mois, d'une campagne conduite avec des alternatives de succès et de revers à travers les défilés d'un pays extraordinairement accidenté. Tantôt en action offensive, tantôt en retraite au cours d'un printemps gâté par les intempéries, vingt fois Lecourbe remonte la pente des précipices qui pouvaient servir de tombeau à ses bataillons, bravant chaque jour le danger des avalanches et des éboulis de roc.

» Vingt fois, il surgit des cavernes ayant servi pendant une nuit de gîte à sa troupe. Cent fois il a, en quelque sorte, vaincu la montagne. A quelque altitude qu'il osât se risquer, soit pour prendre un poste, soit pour tourner l'ennemi, on le trouve toujours impassible. Il ne perd point la tête, que le champ de bataille fût tracé sur les glaciers ou bien au fond d'un val.»

Et Gachot d'ajouter :

«Suivant les nécessités de la guerre, Lecourbe s'emploie à détruire Bellegarde. Le *Jurassien* et le *Savoyard* mettent, quand ils se sont joints, un égal entêtement à ne pas reculer. Le plébéien veut donner au noble des leçons de courage. Aussi, du 20 mars au 30 avril, les régiments français constamment en haleine, manœuvrent et se battent autour de Martinsbrück, village bâti dans une gorge et couvrant la rive gauche de l'Inn. Puis les actions combinées de Dessoles et de Lecourbe portent les drapeaux républicains jusqu'à Finstermünz. Mais c'était la dernière étape qu'on faisait dans cette campagne vers l'Autriche.»

Un trait d'union se dégage de ces textes: celui du fantassin qui ne se laisse pas rebuter par l'obstacle et qui déclare sans fanfaronnade: «partout où un soldat peut poser le pied, on peut faire passer une armée!»

Mais le pied ne suffit pas; il faut le renseignement. Lorsque Jomini parle «*des connaissances et autres moyens de bien connaître les mouvements de l'ennemi*», il déclare:

«...Qu'à défaut de renseignements sûrs et exacts, un général capable ne doit jamais se mettre en marche sans avoir deux ou trois partis pris sur les hypothèses vraisemblables qu'offrirait la situation respective des armées, et que ces partis pris soient fondés sur des principes.

»Je pourrais garantir que dans ce cas, rien de bien imprévu ne pourra venir le surprendre et lui faire perdre la tête comme cela arrive si souvent: car à moins d'être tout à fait incapable de commander une armée, on doit être en état de faire les suppositions les plus probables sur ce que l'ennemi entreprendra et adopter d'avance un parti sur l'une ou l'autre de ces suppositions qui viendrait à se réaliser. Je ne pourrais trop le répéter, c'est dans de pareilles suppositions, bien posées et bien résolues, qu'est le véritable cachet du génie militaire; et, quoique le nombre en soit toujours fort restreint, il est inconcevable à quel point ce puissant moyen est négligé.»

Lecourbe accorde une grande importance à la recherche du renseignement. Dans une lettre du 6 Germinal, an VII, il écrit à Masséna:

«Je vous prie de me faire tenir quelque argent, tant pour la partie secrète que pour quelques récompenses que j'ai promises et effectuées en partie.»

Le 30 avril 1799, devant Nauders, il est informé de l'arrivée en première ligne de la réserve autrichienne par un déserteur qui lui apporte la nouvelle.

Citons également est épisode qui se situe pendant la trêve du 17 au 25 mars 1799, à l'auberge «auf der Post», Q. G. des Autrichiens, alors que le général Alcaïni venait de remettre son commandement au comte De Brien:

«La jeune servante Anna Maria Federspiel se trouve à la cuisine de l'auberge, à Nauders lorsqu'un inconnu se présente et lui demande quel

est le plus court chemin jusqu'à Martinsbrück. La jeune fille, pensant lui rendre service, l'accompagne jusqu'à l'auberge «Zur Traube» et lui indique le cheminement. En cours de route, le sympathique voyageur demande à Anna Maria si des militaires autrichiens ont été vus aux environs de la localité, il cherche à savoir où loge le comte De Brien et questionne fort adroitement sa compagne. Cette dernière, pensant bien faire, lui dit ce qu'elle sait. Les Impériaux devaient toutefois se méfier de l'étranger et ce dernier ne tarda pas à être arrêté. Il s'agissait d'un espion à la solde de Lecourbe.

»Anna Maria Federspel fut condamnée à mort par les Autrichiens. La sentence ne fut toutefois pas exécutée par peur de s'aliéner la population locale, sur laquelle les Impériaux comptaient, pour résister aux Français.

»La remarque un peu vive qu'il adressa quelques mois plus tard à Loison nous montre un Lecourbe toujours aussi scrupuleux quant à l'appréciation du renseignement.

»Loison ayant prêté foi à un faux bruit d'après lequel les Russes s'étaient emparés du Surenenpass, et ayant transmis à son supérieur ce renseignement erroné, se voyait répondre : «Je vous invite à ne pas désormais croire aussi légèrement à ce que l'on vous dit.»

Autre pièce à verser au dossier, cette lettre de Lecourbe à Gudin, au moment des opérations contre Souvorov :

«Altdorf, 4^e jour complémentaire — An VII — (20 septembre 1799).

»Faites en sorte, mon cher Général, d'envoyer quelques affidés jusqu'à Bellinzona, afin d'avoir des nouvelles certaines de la marche annoncée par Souvorov.

»Payez, promettez ou envoyez-moi directement ceux sur lesquels vous comptez. Il m'importe d'avoir quelqu'un pour cet objet ; informez-vous promptement et envoyez-les-moi les émissaires à leur retour car vous sentez qu'il est nécessaire d'en avoir deux qui aillent, s'il est possible par divers chemins sans se connaître.»

Le manque de bonnes cartes rendait plus aiguë encore l'incertitude dans laquelle se trouvait le général. Les cartes de Weiss et de Mallet dans lesquelles l'art du graveur suppléait à la précision ne mentionnaient pas le nom des hameaux bâtis le long des défilés ni celui des carrefours. C'est un paysan amené à Lecourbe qui le renseignait.

La guerre en montagne, à cette époque, comporte encore d'autres pièges et difficultés à surmonter, comme le constate Jomini :

«En effet, les flancs rocaillieux des montagnes, inaccessibles à une marche régulière d'armée, sont souvent praticables à une brigade d'infanterie munie de crampons; et il n'en faudrait quelquefois pas davantage pour faire tomber toute la défense de la ligne des Alpes, en facilitant la chute d'un point principal.»

Ceci explique cette lettre de Masséna au Ministre de la guerre, datée du 21 Floréal (10 mai) An VII à Zurich :

«Nous avons été quelquefois surpris par les mouvements de l'ennemi ou des paysans qui gravissoient des montagnes qui paroissent sous tous les rapports inaccessibles. J'ai remis au courrier qui vous porte cette dépêche, une paire de crampons qui expliquent cette espèce d'énigme et nous apprennent comment on franchit les rochers les plus escarpés et couverts de glaces.»

L'importance d'un équipement adéquat pour les opérations de montagne, au cœur de l'hiver, est illustrée de façon significative par le récit suivant, de source autrichienne, retraçant un épisode des combats menés par les hommes du régiment *Anton Esterhazy* et du *Le Loup* «*Jägerbataillon*» :

«Le 30 avril, le général Hadik débouche du Val Avigna et fait refluer l'adversaire [il s'agit de Lecourbe] peu après le lever du jour hors du village de Scharl. Il emporte un second point d'appui français lorsque se dresse devant lui un retranchement judicieusement placé.

»Le seul passage consiste en un étroit sentier situé au flanc d'une paroi rocheuse très raide. Ce dernier est verrouillé par la position adverse, qui n'est abordable que de front. Il s'agit pour Hadik de tourner l'adversaire et de prendre le retranchement à revers et cela, en partant d'un mauvais surplomb. Le chasseur autrichien De Mahieu se porte volontaire pour cette action avec 50 hommes du bataillon *Le Loup*, soutenus par une compagnie renforcée du régiment *Esterhazy*.

»Les hommes sont munis de crampons et escaladent la falaise sans être vus par l'ennemi. Ils se portent le long de la paroi jusqu'à surplomber le retranchement adverse.

» Alors que le gros de la troupe fixe la défense française de front, le détachement d'escalade se laisse glisser sans bruit, au moyen de cordes, sur les arrières de la position; pris entre deux feux, les Français doivent céder le terrain après une brève résistance. »

Observons à ce sujet que les chasseurs autrichiens sont dotés d'un équipement de montagne bien étudié.

Abordons maintenant le problème de la réquisition. Au début de notre propos, nous avons laissé parler Jomini pour illustrer les difficultés de Lecourbe sur le plan du ravitaillement. Lisons la lettre de ce dernier, écrite le 9 avril 1799 de son P.C. de Ftan au général de division Xaintrailles :

« J'ai reçu hier votre lettre, mon camarade, l'exposition que vous a fait mon aide de camp sur la détresse où je me trouve pour les subsistances est toujours la même; je n'ai plus ni pain, ni farine, ni grain, ni eau de vie; si je ne reçois rien d'ici deux jours, je ne réponds pas de tenir davantage; je n'ai rien négligé pour me procurer des vivres. Mes Commissaires, mes employés sont en course depuis plus de dix jours, sans que j'aie de leurs nouvelles.

» Quoique le général Dessole se soit retiré de Ste Marie, je pense tenir ma position militaire; mais il me faut des vivres; mes soldats qui ne boivent que de l'eau sont atteints de la dyssenterie; je n'ai pas depuis quinze jours une goutte d'eau de vie. J'envoie encore un courrier au général Masséna; j'en ai expédié à Milan même auprès l'entreprise Bodin, et rien n'arrive. Où a passé le général Ménard, est-il malade? »

Masséna, de son côté, lance des appels incessants au ministre de la Guerre et au Directoire afin que le ravitaillement aux armées soit effectué dans de meilleures conditions. Ces démarches finissent par porter leurs fruits puisque l'on peut lire, le 20 avril 1799, l'extrait suivant, tiré du « Registre des Délibérations du Directoire exécutif — Paris, le Premier Floréal l'an Sept de la République française, une et indivisible » :

« Le Directoire Exécutif arrête ce qui suit :

Art 1^{er}

» Le Ministre de la guerre est chargé de prendre les mesures les plus promptes pour faire fournir un million de myriagrammes de grains pour la nourriture des troupes qui sont en Helvétie... »

La situation générale ne s'améliore pas pour autant car les finances de l'Etat sont dans une situation critique. Jomini porte sur cette dernière un jugement sévère :

«Il était plus difficile d'obtenir de l'argent que des hommes. Les signes factices de circulation étaient détruits, le numéraire disparu, les impôts réguliers presque nuls, et les dépenses au contraire se trouvaient triplées par les bénéfices immenses qu'il fallait accorder à des fournisseurs immoraux et méfians, pour les décider à se charger des différents services...

»... Les contributions n'avaient pas été payées dans le courant de 1798; et il était d'autant plus difficile d'établir le budget de l'an VII, que les conseils, sur la demande du directoire, venaient de réduire les contributions directes. On ne se tira de cet embarras qu'en faisant figurer au chapitre des recettes la plupart des ressources, sur le même pied que l'année précédente.

»Attendu cependant que plusieurs ressources extraordinaires étaient diminuées ou épuisées, on se flatta de les remplacer par les 25 millions du droit de passe qui commençait à se percevoir sur les routes; par des impôts sur les tabacs, sur les portes et fenêtres, sur l'expédition des actes de justice, par une réserve de 22 millions et demi sur l'arriéré des contributions; enfin par une réduction de 16 millions sur la totalité des dépenses.»

Il est temps, dans ce contexte, de se pencher maintenant sur la situation d'une armée face à l'hostilité de la population.

C'est ici que Lecourbe va donner toute la mesure de son génie. Il a compris avant la lettre que pour mener des opérations en montagne, il faut savoir préserver la substance du peuple.

Il sait, comme Jomini, que...

«La nature du pays contribue aussi à la facilité d'une défense nationale; [et que] les pays de montagne sont toujours ceux où un peuple est plus redoutable. Après ceux-ci viennent les pays coupés de vastes forêts...

»... Comme militaire, préférant la guerre loyale et chevaleresque à l'assassinat organisé, j'avoue que s'il fallait choisir, j'aimerais toujours mieux le bon vieux temps où les gardes françaises et anglaises s'invi-

taient poliment à faire feu les premières, comme cela eut lieu à Fontenoy, que l'époque effroyable où les curés, les femmes et les enfants organisaient, sur tout le sol de l'Espagne, le meurtre de soldats isolés.»

D'emblée, Lecourbe prend toutes les mesures pour contribuer à rallier à sa cause les populations grisonnes et, de son PC de Bellinzone, le 13 ventôse, à la veille de son offensive, il donne les instructions suivantes au général de brigade Mainoni :

«... Je vous prévient que les ordres sont donnés pour que toutes les troupes aient des vivres pour quatre jours à dater du 16. Les mesures sont prises pour que les subsistances et les munitions de guerre nous suivent, portées sur des mulets ou chevaux. Vous emploierez tous vos moyens pour maintenir l'ordre et la discipline parmi vos troupes. Nous entrons chez un peuple où nous avons beaucoup de partisans : prenons garde *de les aliéner par des vexations.*»

Témoignage encore que cette lettre outrée au général Dessolles datée du 18 germinal (7 avril) an VII :

«Général,

»Je reçois continuellement des plaintes sur l'inconduite de votre colonne; dans tous les villages où elle est passée du côté de Pont — (Martinsbrück), elle s'est permis les exactions les plus affreuses. Piller les maisons, enlever les comestibles et les bestiaux, briser les portes sont les moindres excès; à Pont même, des officiers ont été couchés en joue, ce qui n'est pas étonnant : ces troupes se trouvaient sans chefs, et tout votre état-major était en arrière.

»J'espère que vous ferez renvoyer les transports que vous aurez pris dans l'Engadine, et que vos soldats et officiers ne s'approprieront pas les bœufs, vaches et chevaux qui les auront conduits, comme ils l'ont fait jusqu'à présent.»

Lecourbe, depuis qu'il est en Helvétie, mène un combat constant pour faire respecter l'ordre public, pour éviter les vexations inutiles à la population et pour soulager autant que faire se peut la «République sœur».

Le 6 janvier 1799, il écrivait à l'officier commandant la compagnie de la 84^e demi-brigade en poste à Künsnacht :

«Des plaintes, citoyen, me sont portées par l'administration de Kussnakt contre les chasseurs qui y sont en station pour la correspondance. Vous voudrez bien veiller sur la conduite desdits chasseurs et les rappeler à l'ordre et à leur devoir. Vous ferez arrêter celui d'entre eux qui ne se conduira pas comme il doit le faire, et vous me l'enverrez avec les plaintes, afin que je le fasse punir exemplairement. Vous devez savoir que, par votre grade, vous commandez toutes les troupes cantonnées où vous êtes, de quelque arme qu'elles soient, ce qui vous rend responsable de tous les délits qu'elles peuvent commettre.

»Des louanges sont données à votre compagnie par les mêmes qui portent des plaintes contre les chasseurs...

»... Continuez à maintenir l'ordre et la discipline.»

Le général est néanmoins conscient de l'hostilité latente des populations de Suisse centrale; il en prévient Masséna le 7 janvier 1799:

«Le général Mainoni vient de m'instruire que les Autrichiens ont fait quelques mouvements à leurs avant-postes, en face de lui, et qu'ils ont même amené du canon. Quoique je ne pense pas qu'en ce moment ils veuillent nous attaquer, j'ai donné l'éveil aux troupes de ma brigade, et s'ils veulent courir de nouvelles chances, ils seront reçus à la française. Je n'ai encore rien appris sur les assemblées secrètes que peuvent tenir quelques Helvétiens contre nos principes et ceux de leur gouvernement; ces êtres n'osent pas manifester ouvertement leurs opinions; ils se contentent de débiter de fâcheuses nouvelles, d'exagérer les forces de nos ennemis, leurs résultats, et d'employer souvent dans leurs sermons des termes à double sens. Ce sont particulièrement les prêtres et les capucins qui fabriquent les nouvelles et fomentent contre nous la haine de leurs ouailles.

»Vous êtes sans doute prévenu que, malgré le désarmement opéré dans les petits cantons, il n'y a pas une maison où il n'existe un ou deux fusils, plus ou moins, et qu'il n'y a pas à douter que les habitants se joindraient aux Autrichiens si ceux-ci parvenaient jusqu'à eux.»

Suit une seconde lettre au chef de la 84^e demi-brigade dans laquelle, inlassablement, Lecourbe renouvelle ses sages conseils:

«Dans un moment aussi critique, il faut, mon cher Quetard, user de circonspection, de prudence et de fermeté. Recommandez plus que

jamais la tenue et la discipline parmi la troupe; ne lui faites pas apercevoir ces rumeurs, qui, si elles étaient connues des soldats, les porteraient à l'exaspération; faites les punir lorsqu'ils auront tort, mais ne souffrez pas qu'ils soient avilis et maltraités injustement par les paysans. Je préviens le général en chef de ces menées; ici même, sous mes yeux, des rixes s'élèvent. Faites surveiller exactement tous les chemins venant des Grisons et assurez-vous si l'on peut y passer à pied.»

Lecourbe souhaite donc éviter les affrontements avec la population hostile et il préconise une ferme discipline de la part de ses troupes. Il doit toutefois à plusieurs reprises se plaindre auprès des autorités helvétiques des provocations dont sont l'objet ses soldats. Ce grand soldat aux principes moraux inébranlables se trouve pourtant pris «entre l'enclume et le marteau» comme le démontre cette lettre au Préfet national du canton des Waldstetten datée de Schwytz, le 14 janvier 1799:

«Citoyen Directeur,

J'ai reçu la lettre que vous venez de m'adresser; le style injurieux avec lequel elle est écrite, les termes et menaces qu'elle contient ne mériteraient aucune réponse, mais comme il y a de votre part autant de malice que d'ignorance, de pusillanimité et de prévention, je vais encore essayer de vous rappeler qu'au lieu d'écouter complaisamment les verbiages que vous font des paysans mal intentionnés et qui sont presque toujours les agresseurs, si vous les punissiez lorsqu'ils ont tort, il n'y aurait pas de rumeurs générales dans tout le canton.

» Vous me parlez d'excès commis à Kaltzbach, et pour m'en prévenir vous attendez vingt quatre heures, où plutôt les paysans attendent le départ de la troupe pour vous porter des plaintes, tandis qu'il eût été bien facile de nous en donner avis à l'un et à l'autre à l'heure même. Vous vous plaigniez et des officiers, en convenant que le lieutenant ne fut pas plus tôt prévenu qu'il accourut et apaisa le bruit, et de l'indiscipline de la même demi-brigade dont les magistrats de Zurich ont demandé, au général Schauenbourg, le maintien dans leurs murs lorsqu'elle en sortit...

»... Je vous l'ai dit et je vous le répète, toutes les fois que je connaîtrai des agresseurs et des perturbateurs, ils seront sévèrement punis, et certes vous en avez des preuves, tandis que je n'ai pas vu de paysans

punis pour avoir maltraité des soldats, quoique j'aie été convaincu par mes yeux de leur méchanceté. Ce qui s'est passé à Wassen, à Spiringen et ici vous assure de ce que j'avance.

» Si, au lieu d'accourir chez vous, les habitants qui se disent maltraités par des militaires allaient trouver les chefs, justice leur serait rendue.

» Aujourd'hui encore, un paysan est venu aux plaintes; j'ai envoyé mon aide de camp, qui a trouvé un grenadier seul dans son logement, ensanglanté et maltraité, et quatre grands vauriens qui se sauvaient.

» Quand vous me dites que, si cela continue, vous ordonnerez aux paysans de se battre, j'ai peine à croire que ces paroles partent d'un des premiers fonctionnaires de la République helvétique, qui devrait prêcher l'union et la concorde envers des Français qui sont les appuis de votre constitution...

» Quant à quelques termes peu décents contenus dans votre lettre, et qui me concernent, je les méprise trop pour les relever. J'espère vous avoir donné assez de preuves de l'envie que j'ai toujours eue de maintenir l'ordre dans les troupes que je commande et la bonne harmonie entre elles et les habitants.

» Pour ce qui est des menaces que vous faites de prévenir votre directoire que les chefs ne rendent pas justice, je vous engage à le faire: je l'éclairerai de mon côté, et je pense qu'il sera assez sage pour savoir apprécier vos services.»

La situation que nous venons de décrire, le général devait la retrouver quelques mois plus tard dans les Grisons où la fermentation au sein de la population devait déboucher sur le massacre du 1^{er} mai 1799 à Disentis.

Nous savons que cette habileté devait permettre à Lecourbe de mener contre Souvorov la brillante campagne de l'automne 1799.

Sans les *renseignements*, *l'aide de la population* et des *ressources locales*, il ne lui aurait sans doute pas été possible de déployer son talent de manœuvrier.

Mais tout ceci ne l'empêche point parfois de manifester pour cet aspect de l'art militaire une exaspération qui est bien dans son tempérament de meneur d'hommes.

Le 28 janvier, il écrit à Masséna :

«J'ai reçu, mon général, l'ordre de faire partir la 84^e; je puis vous assurer que vous êtes dans l'erreur si vous croyez que cette demi-brigade se comporte mal et soit insubordonnée. Il en arrivera autant à toute troupe qui ne voudra pas se laisser maltraiter par les paysans. Je suis d'autant plus fâché de ce départ que, depuis trois ans et demi que je commande ce corps, je n'ai eu lieu que de m'en louer, soit pour sa conduite militaire, soit pour sa bravoure. J'ose espérer, mon général, que vous me la rendrez si l'on entre en campagne; j'irais aux enfers avec ce corps*. Je désirerais d'ailleurs être relevé de ce maudit pays. Il est juste que chacun ait du bien et du mal. Depuis deux mois que je suis à cette armée, on m'a envoyé en arrivant dans le pays le plus affreux de la Suisse. La seule chose que je vous demande, c'est de me faire relever quand les circonstances vous le permettront.»

Heureusement pour lui, les «circonstances» ne le permirent point! et c'est un citoyen helvétique qui devait, dans le style enflammé de l'époque, quelques mois plus tard, composer ce distique à la gloire du général:

*« Nuper ut aérias superat Lecurbius Alpes,
En juga conclamant: Annibal alter adest »*

*« En voyant les sommets aériens s'abaisser
sous les pas de Lecourbe, « Le voilà, ont
répété les Alpes, le voilà le nouvel Annibal. »*

Jomini pour sa part parle le langage de l'expert:

«Jamais succès n'avait été plus brillant et mieux mérité. Il faut connaître ces contrées âpres, sauvages et couvertes de neiges la plus grande partie de l'année, pour apprécier tout ce que les troupes eurent à souffrir dans cette glorieuse mais trop inutile expédition. Les généraux républicains n'y déployèrent pas moins de talents que leurs soldats de résignation, de courage et de dévouement.»

* Il était conduit par l'illustre Molitor, lequel jouissait d'une égale estime de la part de Souvorov.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENTS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND
NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS ;

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,

Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE,
grand'croix de plusieurs ordres.

TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1820.

Titre de l'édition définitive (en 15 vol.) de l'*Histoire des Guerres de la Révolution*.
La version primitive faisait partie intégrante du *Traité de (sic) grandes opérations militaires* dont elle constituait la cinquième partie (1807). Une deuxième édition considérablement augmentée (4 vol.) fut publiée par Jomini de 1811 à 1816 sous la forme d'une suite du *Traité des grandes opérations*.

Pour conclure nos propos, laissons s'exprimer le combattant. Les fantassins de Lecourbe célébraient les exploits de leur chef en chantant ce couplet :

« *Par trop d'emportement sujet à se méprendre,
Suwarof vers Paris prenait son chemin droit,
Quand, battu vers Glaris, chacun en cet endroit
Lui dit : c'était Lecourbe, ami, qu'il fallait prendre.* »

Textes rassemblés par Claude Bonard
rédacteur responsable du *Hussard*
bulletin d'information du Centre d'histoire
et de prospective militaires

Sources et ouvrages consultés

BOUSSON DE MAIRET: *Eloge historique du lieutenant-général comte Lecourbe, commandant en chef les armées du Rhin et du Jura*, Paris, librairie militaire, 1854.

GACHOT Edouard: *La campagne d'Helvétie 1799*, Paris, Perrin & C^{ie}, 1904.

GUENTHER R.: *Der Feldzug der Division Lecourbe im schweizerischen Hochgebirge 1799*, Frauenfeld, Huber, 1896.

HENNEQUIN L.: *Zurich, Masséna en Suisse*, Paris, Berger-Levrault, 1911.

JOMINI Antoine-Henri: *Histoire critique et militaire des guerres de la révolution*, Paris, Anselin et Pochard, 1820.

JOMINI Antoine-Henri: *Précis de l'art de la guerre*, Paris. Ch. Tanera, 1855, 2 volumes.

MASSÉNA André: *Mémoires*, par le général Koch, Paris, 1849.

MORIGGL A.: *Einfall der Franzosen in Tyrol bei Martinsbrück und Nauders 1799-1900*.

NABHOLZ Hans: *Histoire militaire de la Suisse*, Berne, 1925, volume 3, cahiers 5-8. *Österreichische Militärische Zeitschrift*, volume 4, Vienne, 1841.

PHILEBERT, Général: *Le général Lecourbe d'après ses archives, sa correspondance et autres documents*, Paris, Lavauzelle, 1895.

PIETH F.: *Schweizergeschichte für Bündnerschule*, Coire, Verlag Schuler, 1918.

REICHEL Daniel: *Davout et l'art de la guerre*, Ed. du Centre d'Histoire, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1975.

SCHERER, Général: *Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie*, Paris, chez Dentu, An VII.

VALENTIN René: *Le maréchal Masséna*, Paris, Lavauzelle, 1960.

Archives:

SHAT, cartons B268 à B273 Armées de Mayence, du Danube et d'Helvétie, correspondance générale.